

31e édition du Concours de vulgarisation de la recherche

Avis aux francophones de langue première : certain-e-s anglophones souhaitent parler et vivre en français au Nouveau-Brunswick (N.-B.), au Canada

Vous est-il déjà arrivé de parler en anglais et de vous faire répondre en français dans une interaction? Au contraire, avez-vous déjà entendu quelqu'un vous dire que vous « sonnez » comme un-e anglophone en anglais? Ces expériences peuvent possiblement avoir des effets sur la langue que vous choisissez dans vos interactions futures, sur votre confiance en anglais et sur votre façon de vous identifier.

* * *

Ce préambule illustre en fait ce que vivent les cinq femmes anglophones qui ont le français comme langue seconde dans ma recherche qualitative doctorale. Dans cette étude, j'ai interrogé ces cinq anglophones issues de l'immersion française scolaire au Nouveau-Brunswick qui poursuivent leurs études en français langue seconde à l'Université de Moncton, une institution postsecondaire de langue française. Dans de multiples entretiens, ces participantes m'ont parlé de leurs expériences (*il)légitimatoires* vécues en français langue seconde dans la région de Moncton, au N.-B. Par *expériences (il)légitimatoires* en langue seconde, je veux dire les expériences qui peuvent influencer le sentiment d'être compétent-e ainsi que confiant-e ou non dans une langue seconde. Cela peut ainsi mener un individu à choisir ou non cette langue seconde dans des interactions futures ou à se sentir *autorisé-e* ou non de s'identifier comme locuteur-trice de celle-ci.

Un espace *légitimateur* en français! Il en était temps...

Au N.-B., certaines études antérieures ont porté sur les choix de langues (par exemple, le fait de choisir l'anglais dans une interaction) et sur les expériences dans ces langues d'individus bilingues. Toutefois, peu d'études ont jusqu'à ce moment exploré ce que vivent des anglophones issu-e-s de l'immersion française scolaire en français dans cette province. Du fait d'étudier dans une institution postsecondaire de langue française et de vouloir *travailler* en français ou même *habiter* dans une communauté francophone au N.-B., les participantes de mon étude peuvent avoir comme objectif de *vivre* en français au N.-B. Il est alors primordial d'interroger cette population « parfois invisible » ou « oubliée » en recherche selon ces cinq participantes pour identifier ce qu'elles *vivent* en français et pour trouver des solutions pour améliorer leurs expériences dans cette langue. Le fait de *parler* français représente pour la majorité de ces participantes « presque toute leur vie » puisqu'elles ont commencé l'immersion française en première ou en troisième année. Cette recherche permet ainsi de leur offrir un *espace légitimateur* pour raconter leurs expériences en français. Aussi, elle contribue à leur donner de la *visibilité* dans la recherche et en français : à démontrer que certain-e-s anglophones ont bien le français comme *projet de vie* dans une province bilingue comme celle du N.-B.

Dans les prochaines sections de ce texte, je décris d'abord ce que je nomme le « Moncton *switch* » : l'expérience de parler en français dans des magasins et des restaurants dans la région de Moncton et de se faire répondre en anglais par des locuteur-trice-s du français. Je présente ensuite une expérience légitimatrice en français : celle de « passer » comme francophone.

Certain-e-s anglophones souhaitent parler en français au N.-B...

Tout d'abord, le « Moncton switch », comme décrit plus haut, est une expérience qui fait *ressentir* un sentiment d'incompétence en français aux anglophones de mon étude, ce qui est selon elles « un peu décevant ». Elles s'imaginent que les gens qui font ce « switch » croient qu'elles ne sont « pas assez bonnes » pour parler en français avec de « vrai-e-s francophones », soit qu'elles sonnent « trop anglophones » en raison de leur prononciation de certains sons, comme le /r/, de leur hésitation et débit en français ainsi que de leur méconnaissance des termes du français local nommé le français acadien. Ce dernier problème ressort, selon elles, en raison d'un *manque d'authenticité* en français puisqu'en immersion française, elles apprennent plutôt un français qu'elles nomment « formel » ou « standardisé » axé sur les français parlés au Québec et en France. Elles indiquent que ce « switch » leur « arrache l'opportunité de parler en français » hors de la salle de classe. Cette expérience démontre l'importance de leur enseigner davantage de vocabulaire utilisé en français parlé localement, comme en français acadien.

Certain-e-s anglophones souhaitent vivre en français au N.-B...

Ensuite, bien que les participantes de ma recherche s'identifient principalement comme des anglophones, elles parlent aussi d'une autre expérience qui est ici légitimatrice : lorsqu'elles « passent » comme francophones. Il s'agit d'occasions où les gens avec lesquels elles parlent trouvent qu'elles « sonnent » comme des francophones en français. Elles entendent des commentaires, comme « je ne savais que tu étais anglophone ». Par le fait d'entendre ces commentaires particuliers, ces femmes se sentent plus légitimes en français, soit plus compétentes, et cela peut les mener au choix

plus fréquent du français dans des interactions avec d'autres locuteur-trice-s de cette langue. Aussi, elles se sentent davantage *autorisées* à s'identifier comme personnes bilingues ou même, comme Acadienne dans le cas de la troisième participante qui a un héritage acadien.

En guise de conclusion : les personnes bilingues sont toutes interpellées...

Bien que cette étude porte sur des anglophones qui ont le français comme langue seconde, les défis identifiés dans ce texte peuvent également être vécus par des personnes bilingues qui ont d'autres langues secondes, comme l'anglais. Pour remédier aux défis vécus en français langue seconde, telles les expériences illégitimatives décrites ici, je suis d'avis que davantage de discussions entre différent-e-s locuteur-trice-s du français sont nécessaires. Ma position en tant que francophone qui rencontre des anglophones dans cette recherche peut certes contribuer à cet échange entre les communautés et permettre de *faire parler* le vécu en français de ces nouvelles locutrices du français. (5 256 caractères)